

1000
ANNEE
NORMANDE

EXPOSITION

VOYAGE ARCHÉOLOGIQUE

À LA DÉCOUVERTE
DU PATRIMOINE MANCHOIS
AVEC LES ÉRUDITS
DU XIX^e SIÈCLE



Les Archives de la Manche (Conseil départemental) et la direction des Musées de la ville d'Avranches vous proposent une exposition consacrée aux monuments emblématiques de notre département : les pierres pouquélées de Vauville, le Hague-Dicke, les thermes romains d'Alauna, la cathédrale de Coutances, les châteaux de Saint-Gauveur-le-Vicomte et de Bricquebec, les abbayes de Cerisy-la-Forel, de Gavigny, de La Lucerne et bien d'autres sites encore.

Comment, à partir du XVIII^e siècle et jusqu'en dans les années 1930, des érudits, des historiens, des archéologues, des architectes et des artistes ont découvert, étudié et mis en valeur les grands lieux du patrimoine manchois ? Il s'agira de redécouvrir l'histoire de ces monuments à travers la production de ces chercheurs (notes, dessins, gravures et publications). Quelles ont été leurs découvertes concernant ces sites ? Leurs hypothèses ?

Où, le cas échéant, leurs erreurs ? Telles seront les questions auxquelles le projet apportera des réponses sous la forme d'une notice, plus ou moins longue, pour chaque monument retenu.

L'exposition présente de nombreux documents iconographiques, gravures et estampes, dessins réalisés par des érudits et des photographies.



LA MANCHE
LE DÉPARTEMENT

VOYAGE ARCHÉOLOGIQUE

dans
LA MANCHE

À LA DÉCOUVERTE DU PATRIMOINE MANCHOIS
AVEC LES ÉRUDITS DU XIX^e SIÈCLE



Mans



L'abbaye de Cerisy-la-Foret



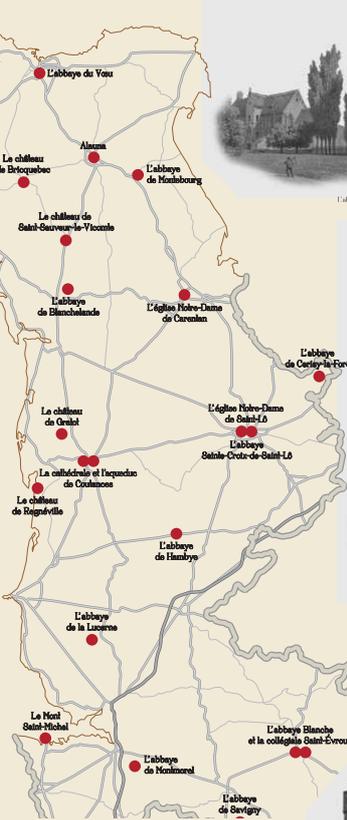
La cathédrale de Coutances



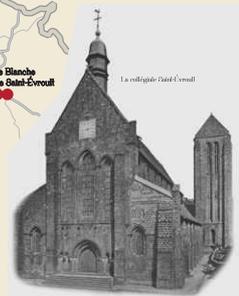
L'église Notre-Dame de Saint-Lô



Le Mont Saint-Michel



Restes de châteaux de Saint-Sauveur-le-Vicomte, genre castral du 12^e siècle.
Archéologie médiévale et Renaissance, BEZ.
L'histoire de la Manche, LH15en A 01



La collégiale Saint-Evroult





CHARLES DE GERVILLE

(1769-1854)

Membre fondateur de la Société des antiquaires de Normandie, pionnier de l'archéologie normande et il étudia les vestiges de l'époque gallo-romaine mais aussi les innombrables châteaux, abbayes et églises que compte le département et qu'il contribue à faire classer « Monument historique » dès 1840. Gerville est connu pour être l'inventeur du terme « roman » qualifiant les arts des XI^e et XII^e siècles. Il a publié de nombreux articles, résumés de ses observations sur les monuments manchois. Nous lui devons une très belle collection de carnets, composés de notes et de croquis, actuellement conservée à la bibliothèque de Cherbourg, aux Archives de la Manche et dans la collection Mancel du Musée des Beaux-Arts de Caen.

1769 ⇨ Naissance à Gerville-la-Forêt (commune de Vesly) de Charles-Alexis-Adrien Duhérisier de Gerville

1787 ⇨ Fin de ses études de droit à la faculté de Caen

1792 ⇨ Engagement dans l'armée émigrée du duc de Bourbon

1796 ⇨ Exil en Angleterre et découverte des édifices anglais

1801 ⇨ Retour en France à Gerville-la-Forêt

1811 ⇨ Installation à Valognes

1814 ⇨ Premières publications sur l'archéologie romaine et les sciences naturelles

1817 à 1821 ⇨ Voyage archéologique, visites systématiques des églises médiévales du diocèse de Coutances

1824 ⇨ Fondation de la Société des antiquaires de Normandie

1825 ⇨ Publication des *Recherches sur les abbayes du département de la Manche*

1824 à 1830 ⇨ Publication des *Recherches sur les anciens châteaux du département de la Manche*

1830 ⇨ Démission de son mandat de conseiller général

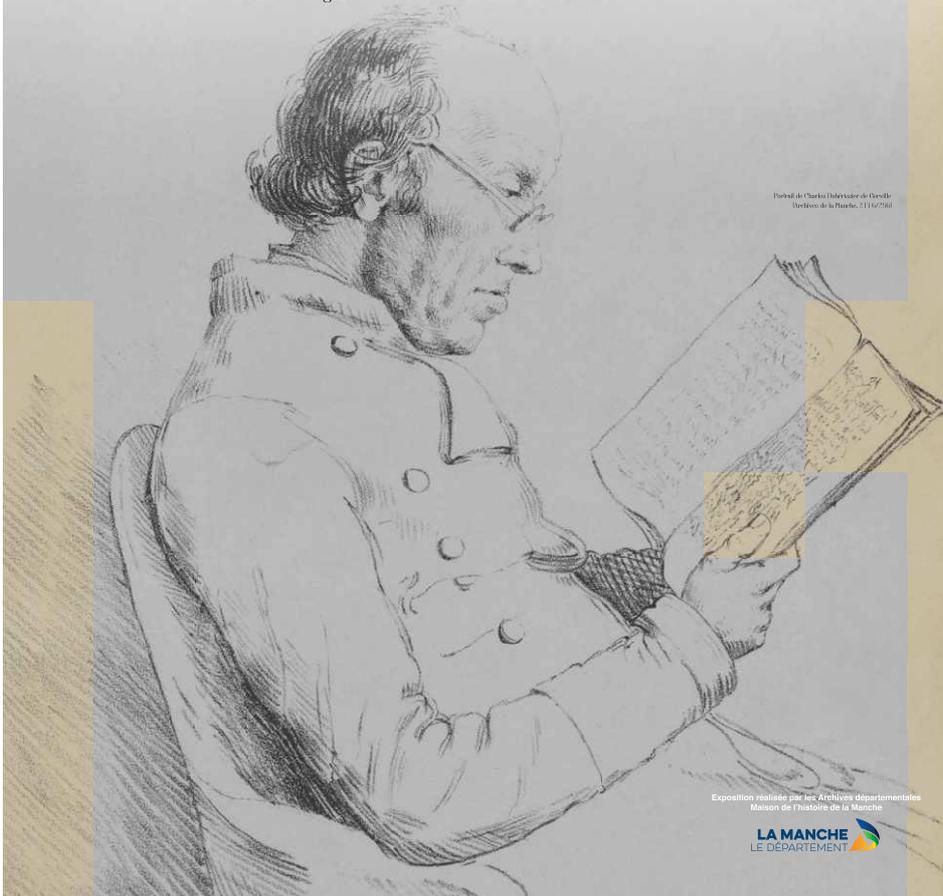
1833 ⇨ Publication des *Recherches sur le Hague-Dick*

1838 à 1840 ⇨ Rupture avec Arceise de Caumont et publication de ses travaux dans le *Journal de l'arrondissement de Valognes*

1844 ⇨ Publication sur les *Monuments romains d'Alleaume*

1850 ⇨ Récit à Léopold Delisle de ses souvenirs

1854 ⇨ Décès à Valognes



Portrait de Charles-Alexis-Adrien Duhérisier de Gerville
Archives de la Manche - 21/10/1769



ÉMILE-AUBERT PIGEON

(1829-1902)

Le chanoine Émile-Aubert Pigeon est un autre grand nom de l'érudition manchoise. Comme Gerville, il est l'auteur de plusieurs publications sur le patrimoine du département dont les plus notables sont consacrées au Mont-Saint-Michel et à la cathédrale de Coutances. C'est en effet, en 1862, qu'il fait la connaissance de M^{gr} Bravard, évêque de Coutances et d'Avranches, attaché à la restauration du caractère religieux du Mont ainsi qu'à sa mise en valeur historique. Nommé curé de la paroisse en 1866, il entreprend diverses recherches sur le site. Directeur de la *Semaine religieuse*, il publie de nombreux articles dont une part importante est consacrée à la cathédrale de Coutances où il a été nommé aumônier du lycée en 1869. Le chanoine Pigeon nous a également légué de très beaux carnets illustrés qui sont conservés à la bibliothèque d'Avranches.

1829 ✦ Naissance à Saint-Pair-sur-Mer

1857 ✦ Ordination comme prêtre

1862 ✦ Rencontre avec M^{gr} Bravard, évêque de Coutances et d'Avranches

1865 ✦ Publication du *Nouveau guide descriptif et historique du voyageur au Mont-Saint-Michel*

1865 ✦ Publication de la *Description historique et monumentale du Mont-Saint-Michel*

1866 ✦ Curé de la paroisse du Mont-Saint-Michel

1866 à 1874 ✦ Directeur de la *Semaine religieuse*, journal fondé par M^{gr} Bravard

1869 ✦ Aumônier du lycée de Coutances

1875 ✦ Publication de *l'histoire de la cathédrale de Coutances : chanoine et secrétaire particulier de M^{gr} Bravard*

1888 ✦ Publication de l'ouvrage *Le diocèse d'Avranches, sa topographie, ses origines, ses évêques, sa cathédrale, ses églises, ses comtes et ses châteaux avec cartes et plans*

1899 ✦ Contribution à la *Normandie monumentale et pittoresque*

1901 ✦ Publication de l'ouvrage *Le Mont-Saint-Michel et sa baronnie Genêts-Tombelaine*

1902 ✦ Décès à Coutances



LE HAGUE-DICK

Le Hague-Dick est constitué d'une importante levée de terre et d'un fossé, probablement à vocation défensive, coupant la presqu'île de La Hague, d'Éculleville, au nord-est, à l'anse de Vauville, au sud-ouest, en passant par Beaumont-la-Hague. C'est dans le cartulaire du prieuré Saint-Michel-du-Mont de Vauville (XII^e-XIII^e siècles) aujourd'hui disparu, que l'on trouva la plus ancienne mention de cette fortification. La bibliothèque municipale de Cherbourg conserve une copie partielle de ce cartulaire, dans laquelle ce « gros fossé du Haguedick » est évoqué.



Le Hague-Dick, détail de la carte de Oronce, les 17-180, l'archevêque de la Manche, 111-1112



Un site protohistorique

Depuis trois siècles, à partir de fouilles sur le terrain ou d'études étymologiques, les érudits discutent son origine. Sous l'Ancien Régime, Pierre Avoyne de Chanleroyne et l'abbé de Mons, l'assimilent à une fondation anglaise de la guerre de Cent Ans. Pour Charles de Gerville, il est une création scandinave datant du IX^e ou du X^e siècle. Selon une troisième hypothèse, initiée par Arceise de Caumont, son erection remonterait à la période gauloise. Toutefois, de nos jours, les archéologues contemporains le considèrent comme un vestige défensif élevé durant la protohistoire, à l'âge du bronze. Une conclusion qui s'appuie notamment sur les nombreux objets découverts sur le site depuis le milieu du XIX^e siècle.



Fouilles de 1923 l'entre-deux-guerres archéologiques et historiques au terrain et au musée



Détail de coupe, les 17-180, l'archevêque de la Manche

⇨ Pierre-Gilles Avoyne de Chanleroyne (1728-1789)

Pierre-Gilles Avoyne de Chanleroyne est né à Cherbourg. Il est l'un des six fondateurs de la Société académique de Cherbourg. Il est aussi membre correspondant de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de la ville de Caen. Il semblerait qu'il soit le véritable auteur d'une *Dissertation sur l'ancien fort d'Omonville à quatre lieues de Cherbourg et le camp de Haguedick*, datée de 1772, la plus ancienne étude sur le site.

⇨ Constant-Germain de Mons (1765-1837)

Écclésiastique cherbourgeois, membre de la Société académique de Cherbourg, on lui doit une *Histoire civile et religieuse de Cherbourg*. Il a légué également au séminaire de Coulances un travail manuscrit sur les anciennes abbayes du diocèse. Il est encore à l'origine de la transcription, conservée à Cherbourg, du manuscrit de Pierre-Avoyne de Chanleroyne.

Le Hague-Dick, détail de la carte de Ponsse de la Hague, 1680, l'archevêque de la Manche, 111-1112



LES PIERRES POUQUELÉES

Celle allée couverte est une sépulture collective datant du Néolithique (3500-3000 av. J.-C.). Installée sur les hauteurs, elle est formée d'une chambre funéraire délimitée par deux rangées de pierres verticales et couverte de dalles horizontales. La signification du terme « pouquelées » a donné lieu à de diverses théories. Certains y ont vu une origine saxonne :



Vauville, allée couverte collective, allée couverte à Vauville, 1834/1

pook-lays désigneraient « un amas de pierres plates ». D'autres, comme Charles de Gerville, ont pensé qu'il signifiait « pierres qu'on adore » ou bien encore qu'il dérivait de celle. Le toponyme a pu être aussi considéré comme étant d'origine romaine voire galloise ou bretonne et pourrait ainsi signifier les « Pierres-aux-Fées ».



✦ **Pierre Le Fillastre** (1796-1842)

Né à Dieppe, ce rentier arpente La Hague et le Val-de-Saire à la recherche de monuments druidiques ignorés et de traces de la présence romaine dans le Cotentin. Ses observations minutieuses sont systématiquement adressées à Charles de Gerville, pour lequel il voue une grande admiration, dans une abondante correspondance entretenue entre 1826 et 1833.

✦ **Georges Louis Alexandre Rouxel** (1857-1936)

Archéologue amateur né à Cherbourg en 1857, Georges Rouxel occupe son temps libre à l'étude de la préhistoire dans le Cotentin. S'intéressant aux monuments mégalithiques des Pieux, de Tourlaville, ou de Vauville, ses travaux lui permettent de revoir la datation de ces vestiges, beaucoup plus ancienne que ne le pensaient ses prédécesseurs.

Lieu d'études

Dès 1755, la Société royale académique de Cherbourg entreprend l'étude des Pierres pouquelées. Il s'agit alors de l'un des premiers sites mégalithiques étudiés en Normandie. Malheureusement, ces travaux ne débouchent sur aucun rapport de fouilles. Au début du XIX^e siècle, des riverains convoient les blocs de pierres qui le composent. Alerlé, le sous-préfet de Valognes exige leur remise en place mais ceux-ci sont déposés négligemment.



Les Pierres pouquelées de Vauville, gravure exécutée de l'album « Lignes » - Monuments celtiques de France, tome 1 de Cherbourg, 1860, n° 10

L'épisode laisse la galerie en partie démontlée, comme le montre le dessin d'Adolphe Maugendre de 1860. En 1854, l'État classe le site. Parallèlement à sa protection, c'est la question de sa datation qui occupe les érudits. Longtemps, à la suite de Gerville ou

de Pierre Le Fillastre, la galerie couverte est considérée comme un monument druidique, c'est-à-dire de l'époque gauloise. Mais, à la fin du XIX^e siècle, Louis Rouxel et Jules Lucas réussissent à prouver son origine préhistorique.



Plan des Pierres pouquelées de Vauville, lettre de Pierre Le Fillastre adressée à Charles de Gerville, 17 août 1826, man. de Cherbourg, manuscrit de Gerville, no 192

Adolphe Maugendre, Les Pierres pouquelées de Vauville, 1860, Lignes de la Manche, 713 Vauville





ALAUNA



Située sur le plateau d'Alleau, une ancienne commune rattachée à Valognes en 1867, l'ensemble archéologique d'Alauna s'étend sur un peu plus de 40 hectares. À l'heure actuelle, un forum, des voies de circulation, un théâtre gallo-romain – le seul connu pour le département –, et des thermes, longtemps considérés comme les restes d'un château, constituent les principaux éléments découverts sur le site. Outre ses traces archéologiques, Alauna figure également sur la Table de Peutinger le site romain et est citée par l'itinéraire d'Antonin, tous deux datés du III^e siècle de notre ère. Seule agglomération antique d'importance découverte dans le département, Alauna a pu être considérée un temps comme la capitale de la tribu gauloise des Unelles, dont le territoire correspond à une grande partie du Cotentin.



✦ Pierre-Joseph Dumod (1646-1725)

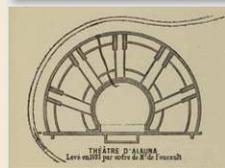
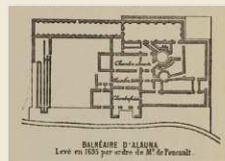
Ce jésuite se passionne pour l'archéologie gallo-romaine. On lui doit les premières explorations d'Alauna. Publié dès 1695 dans le *Mercure Galant*, son rapport de fouilles fait état de ses découvertes dont les principales sont le dégagement du théâtre capable, selon lui, de « contenir quinze à seize mille hommes assis à leur aise » et la mise à jour des vestiges du « vieux château » qu'il identifie le premier comme étant les ruines de thermes.



Ruines d'un monument romain près de Valognes, 1809 (Archives de la Manche, 113/5740)

Premier site manchois fouillé

En 1692, Nicolas Joseph Foucault, intendant de la généralité de Caen, charge le père Joseph Dumod, un jésuite, de mener des fouilles archéologiques sur le site. Elles sont lancées en 1695. Elles doivent dégager puis décrire les thermes et le théâtre gallo-romains. Au XIX^e siècle, cet engouement précoce pour le site ne le protège cependant pas des dégradations opérées par les propriétaires des terrains. Celles-ci sont surveillées par Charles de Gerville qui publie, entre 1819 et 1854, de nombreux rapports sur la disparition des vestiges antiques. En 1845, il supervise de nouvelles fouilles dirigées par Arsène Delalande et commandées par la Société des Antiquaires de Normandie. Il faut ensuite attendre plus d'un siècle pour que le site soit à nouveau étudié par l'archéologie contemporaine.



Plans des thermes et du théâtre romains d'Alauna, gravés d'après de Cherbourg et le Collet, 1801 (Archives de la Manche, 181/1528)

Bâtiments d'Alauna, gravure coloriée de Théodore de Néaume, 1843 (Archives de la Manche, 181/1528)

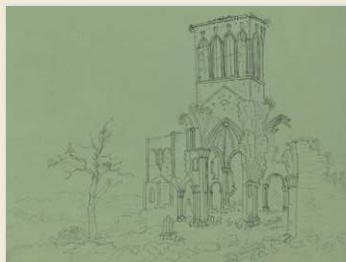


Exposition réalisée par les Archives départementales
Maison de l'histoire de la Manche



L'ABBAYE DE MONTEBOURG

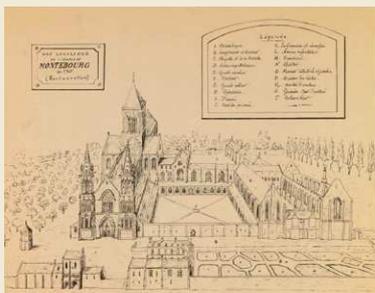
Fondée au XI^e siècle, l'abbaye de Montebourg accueille une communauté de moines bénédictins. Au XIII^e siècle, le monastère possède de nombreuses terres et caserne des prieurés dans le Cotentin, le Bessin et en Angleterre. Son âge d'or s'achève avec la conquête et les périodes d'occupation anglaise, des XIV^e et XV^e siècles. L'abbaye est alors partiellement détruite. Après la guerre de Cent Ans, la communauté décline jusqu'à la fin du XVIII^e siècle et le départ des religieux à la Révolution. Sa vente, comme bien national à un particulier, a raison de l'ensemble monumental, démantelé en 1825.



Dessin de l'abbatiale par Charles de Gerville 2001 E.B., mus. de Cherbourg, manuscrit de Gerville, Ms 7561

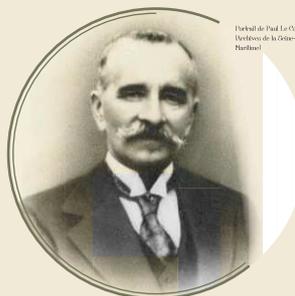
La restauration néo-romane

Le monastère est racheté en 1842 par François-Auguste Delamare, vicaire général de Coutances, auteur bien connu d'une notice sur la cathédrale. Il y installe une nouvelle communauté et charge l'abbé Victor Cauchon de la restauration de l'église, achevée en 1898. Pour ses recherches, l'architecte s'appuie sur des notes réalisées par Charles de Gerville et une lithographie de Théodore du Moncel.



Une vue de l'abbaye de Montebourg en 1825, réalisée par l'architecte Victor Cauchon, les 18401 Archives de la Manche, 11 52904

Son projet de reconstruction adopte un style néo-roman en supprimant ce qu'il considère être les défauts de l'église initiale. C'est une abbatale totalement nouvelle qui est reconstruite, édifiée selon les principes de Viollet-le-Duc et donc bien différente de l'édifice original. Dès 1896, ces choix architecturaux sont critiqués par Paul Le Cacheux dans une notice à laquelle Victor Cauchon répond par un mémoire, dont l'original manuscrit, contenant quelques notes et croquis sur l'abbaye, est conservé aux Archives de la Manche.



Portrait de Paul Le Cacheux, Archives de la Seine-Inférieure

Paul Le Cacheux (1873-1938)

Né à Montebourg, Paul Le Cacheux est diplômé de l'École des Chartes en 1895, après avoir rédigé une thèse consacrée à l'Hôtel-Dieu de Coutances. Il rejoint les Archives de la Manche, qu'il dirige de 1911 à 1925. Élève de Léopold Delisle, il s'est principalement consacré à l'étude du Moyen Âge en Normandie. On lui doit de nombreux articles dont au moins quatre concernant l'abbaye de Montebourg, sans compter sa participation à la rédaction de l'inventaire du chartrier quand il était en poste aux Archives.

Restes de l'église abbatale de Montebourg par Théodore du Moncel, 1843, Archives de la Manche, 11 52902



Exposition réalisée par les Archives départementales, Maison de l'histoire de la Manche



L'ABBAYE DU VŒU

La légende voudrait que Malhilde l'Imperesse, petite-fille de Guillaume le Conquerant, ait fondé au XII^e siècle l'abbaye du Vœu à Cherbourg. Lors d'un retour d'un voyage en Angleterre,



L'ancienne abbaye du Vœu, travaux de restauration, 1978-1980 (Archives de la Manche, 4711_3)



L'ancienne abbaye du Vœu, salle capitulaire, 1978-1980 (Archives de la Manche, 4711_4)

son navire pris dans la tempête, elle aurait fait le vœu d'installer un monastère « au lieu où elle aborderait saine et sauve ». Pendant la guerre de Cent Ans, le site est plusieurs fois occupé par les troupes anglaises ou françaises. Pillé par les Anglais lors de la guerre de Sept Ans (1756-1763), il perd sa vocation religieuse au XVIII^e siècle.

En 1790, l'abbaye est remise à l'administration de la Marine. Au XIX^e siècle, elle sert tout à la fois d'hôpital, de bagnon et de casernes. Classé en 1913, l'édifice accueille, à partir de 1928, une cité ouvrière, la cité Chantereyne.



✦ **Edeslan Jardin** (1822-1896)

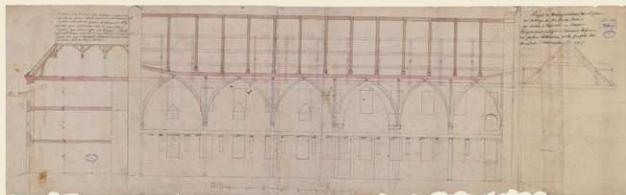
Originaire de Carleval, officier de marine, Edeslan Jardin est un érudit passionné de botanique et de géographie. Dans les années 1860, alors qu'il est en poste à Cherbourg, il sauve de la « destruction complète quelques documents fort utiles pour l'administration » de la marine et concernant l'abbaye du Vœu. Il débute alors des recherches sur l'édifice qui aboutissent à la rédaction d'un manuscrit très documenté, actuellement conservé à la bibliothèque de Cherbourg.

Remise en question de la légendaire fondation

Les nombreux pillages subis au cours de son histoire et sa transformation en casernes militaires sont probablement la cause du faible intérêt des érudits pour ce monument. Les auteurs ont ainsi concentré leurs recherches sur ses origines. Au XIX^e siècle, les archives subsistantes attestent de l'existence ancienne d'un établissement religieux à Cherbourg, mais la date de celle-ci demeure incertaine. En 1841, Joseph Couppey, de la Société académique de Cherbourg, considère comme « très douteuse » le récit « de la tempête et du vœu ». Charles de Gerville, puis Edeslan Jardin, attribuent sa création à Guillaume le Conquerant. En 1913, l'abbé Louis Couppey distingue, quant à lui, cette première fondation d'une seconde, celle effectuée par Malhilde, en 1145.



Dessin de la chapelle du Vœu par Edeslan Jardin, 1878-1880 (BIB, man. de Cherbourg, Ms 796)



Plan et élévation de l'église de l'abbaye de Notre-Dame du Vœu en salle d'hôpital pour la Marine, coupe longitudinale de l'église donnant la forme des piliers latéraux et les profils des arcades, fin XVII^e siècle (BIB, man. de Cherbourg, Ms 796)

Vue cavalière de l'abbaye du Vœu, dessin à l'encre, fin 1780 (Archives de la Manche, 115143)

Légende.		
A. Tour de l'abbaye	I. Jardin	O. Chapelle
B. Chapelle	J. Oratoire	P. Tour de l'abbaye
C. Tour de l'abbaye	K. Chapelle	Q. Tour de l'abbaye
D. Tour de l'abbaye	L. Chapelle	R. Tour de l'abbaye
E. Tour de l'abbaye	M. Chapelle	S. Tour de l'abbaye
F. Tour de l'abbaye	N. Chapelle	T. Tour de l'abbaye
G. Tour de l'abbaye	O. Chapelle	U. Tour de l'abbaye
H. Tour de l'abbaye	P. Chapelle	V. Tour de l'abbaye



Exposition réalisée par les Archives départementales
Maison de l'histoire de la Manche





L'ABBAYE DE BLANCHELANDE

Située à Neufmesnil, l'abbaye prémonstréenne de Blanchelande est fondée en 1154 par Richard de la Haye, baron de La Haye-du-Puits, et Malhilde de Vernon, son épouse. Les premiers siècles de la vie de l'abbaye sont rendus difficiles par l'instabilité politique et les conflits armés, la guerre de Cent Ans, puis



Plan de la terre de Blanchelande établie dans les communes de Neufmesnil et Vauxgarnier, les 1847 (Lefebvre de la Roche, 115/142)

les guerres de la Ligue au XVI^e siècle. L'église abbatiale, construite au XII^e siècle et remaniée au XIV^e siècle, est à l'abandon dès le XVIII^e siècle. En



Illustration de l'abbaye de Blanchelande par H. de la Haye, encre et lavis, 1843 (Lefebvre de la Roche, 115/142)

1791, le domaine est vendu puis transformé en exploitation agricole. Au XIX^e siècle, l'église abbatiale - à l'exception du clocher -, ainsi qu'une partie des bâtiments conventuels sont démantelés. À partir de 1857, l'abbaye renait toutefois grâce à l'action de sa nouvelle propriétaire M^{me} de Robereart, fille du duc de Praslin. Celle-ci restaure le logis abbatial et accueille, à partir de 1880, une communauté de religieuses, les sœurs auxiliaires qui y demeureront près d'un siècle.

Une ruine romanique

À début du XIX^e siècle, Charles de Gerville s'intéresse évidemment à l'édifice et regrette l'avancée des dégradations ainsi que la perte de plusieurs antiquités précieuses pour l'histoire. La description des ruines est évoquée à la même période par le voyageur et écrivain anglais Henry Gally-Knight. Inspiré par les ruines romaniques de l'abbaye, l'écrivain Jules Barbey d'Aurevilly planifie l'action de son roman *L'ensorcelé* (1852) dans la lande de Lessay et à l'abbaye de Blanchelande hantée par l'abbé Jehan de la Croix-Jugan. Toutefois, l'attrait du mouvement romanique pour les vieilles pierres et les voyages pittoresques n'a pas donné lieu à une abondante documentation iconographique. Dans le cas de Blanchelande, les Archives de la Manche ne conservent ainsi que cinq estampes ou dessins réalisés entre 1824 et 1843, mais les vues originales peuvent être réduites à deux lithographies et un dessin.



Vue de l'abbaye de Blanchelande réalisée d'un album de photographies pour J. Ancelet de Jules Barbey d'Aurevilly, 1858 (Musée Jules Barbey d'Aurevilly, 2004/2006-4/Viret)



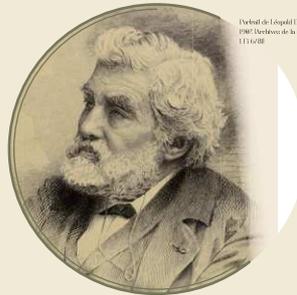
Illustration de l'abbaye de Blanchelande par Théobald de Præval, 1848/1849 (Lefebvre de la Roche, 115/142)

Exposition réalisée par les Archives départementales
Maison de l'histoire de la Manche

LA MANCHE
LE DÉPARTEMENT

LE CHÂTEAU DE SAINT-SAUVEUR-LE-VICOMTE

Situé sur la Douve et commandant, à l'ouest, l'entrée de la presqu'île du Cotentin, la place de Saint-Sauveur-le-Vicomte est probablement choisie par les représentants des premiers ducs de Normandie en raison de sa position stratégique. Au XIV^e siècle, la forteresse joue un rôle important dans le conflit qui oppose la France à l'Angleterre. Elle est en effet la propriété de Godfroy de Harcourt (1306-1356), seigneur du Cotentin rallié au roi d'Angleterre Édouard III et instigateur du débarquement anglais à Saint-Vaast-la-Hougue en 1346.



Portrait de Léopold Delisle, 1881. Archives de la Manche, 1116/08.



Le château de Saint-Sauveur-le-Vicomte par Adolphe Niquander, les 10/100 Planis. Jean Barbey d'Aurevilly, Saint-Sauveur-le-Vicomte.

Abandonné à l'époque moderne, transformé en prison sous Louis XIV, le château accueille en 1925 un musée dédié à l'écrivain, enfant du pays, Jules Barbey d'Aurevilly, mais il subit de graves dommages lors des bombardements de l'été 1944.

✦ Léopold Delisle (1826-1910)

Médiéviste et bibliographe, figure tutélaire de l'École des chartes, Léopold Delisle incarne pendant plus d'un demi-siècle d'activités le modèle du savant et du conservateur. Son œuvre fait une large part à la Normandie médiévale et singulièrement à son Cotentin natal. Dans ses *Œuvres de jeunesse*, il explique comment son mentor, Charles de Gerville, l'a initié à l'étude du Moyen Âge en lui faisant transcrire une charte de Henri II copiée dans le cartulaire de l'abbaye de Saint-Sauveur.

Un château remarquable

À partir du XIX^e siècle, l'édifice éveille l'intérêt des archéologues, historiens ou écrivains fascinés par son aspect monumental et conscients de sa très riche histoire. En 1825, Charles de Gerville affirme donc que « de tous les anciens châteaux du département, aucun ne réunit plus des circonstances qui sont faites pour attirer l'attention de ceux qui font des recherches ». L'antiquaire en profite pour alerter le préfet sur son état et contribue ainsi à son classement en 1840. En 1846, on y découvre des fresques murales qui motivent la visite d'Arsène Delalande, un érudit local, en compagnie de Charles de Gerville et de Léopold Delisle, jeune élève de l'École des chartes appelé à un grand avenir. À la fin du XIX^e siècle, Jules Barbey d'Aurevilly offre dans ses *Disjuncta membra* une petite mention sur l'édifice et, en 1937, le nouvelliste Jean de La Varende ne peut manquer d'évoquer celle « ruine à grosse tour qui échappe à la monotonie des autres forteresses ».



Le château de Saint-Sauveur-le-Vicomte, gravure estampe de Théodore du Morel. Album de la revue archéologique du département de la Manche, 1843. Archives de la Manche, 181 bis 11 221.

Restes du château de Saint-Sauveur-le-Vicomte, gravure estampe de J. S. Dubois. Institut National d'Archéologie et d'Histoire, 1827. Archives de la Manche, 181 bis A 12.

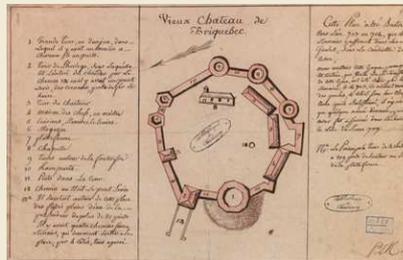


Exposition réalisée par les Archives départementales
Maison de l'histoire de la Manche

LE CHÂTEAU DE BRICQUEBEC



Entre la seconde moitié du XI^e siècle et la première moitié du XIV^e siècle, ce château est la propriété de la famille Bertran, rivaux des Harcourt, seigneurs de Saint-Gauveur-le-Vicomte. Par sa situation stratégique, Bricquebec est un point de passage et de contrôle au cœur du Clos du Cotentin. Il est l'un des derniers témoins du réseau de forteresses normandes qui surveille l'accès au continent, notamment durant la guerre de Cent Ans. Après une période d'occupation anglaise, au début du XV^e siècle, il connaît un lent déclin jusqu'à la Révolution et cela malgré la succession d'illustres familles à la tête du domaine. Au XVI^e siècle, la construction d'un logis au goût du jour, le château des Galleries, marque l'abandon du château médiéval.



Plan du vieux château de Bricquebec (18), man. de Cherbourg, Ms. 771

La renaissance d'une ruine

À la fin du XIX^e siècle, le château de Bricquebec accueille les passionnés d'archéologie monumentale, Charles de Gerville (1825), Théodore du Moncel (1843) mais aussi des érudits anglais, John Sell Colman (1818) ou Henry Gally-Knight (1831). En 1857, la reine d'Angleterre Victoria visite à son tour Bricquebec, guidée par un enfant du pays, le



Dessin du château de Bricquebec par Charles de Gerville, 1825, man. de Cherbourg, manuscrit de Gerville, Ms. 794

en faveur de la sauvegarde du site, relayées par la municipalité et l'action des Monuments historiques, aboutissent en 1840 à son classement. L'essor du tourisme, avec la création de la ligne de train Paris-Cherbourg (1858) contribue à la renaissance de l'édifice.

sculpteur Armand Le Vél. En effet, selon l'abbé Tollemer, il « n'est pas de château qui mérite plus de fixer l'attention ». Mais, tous ces visiteurs déplorent le délabrement de la forteresse qui, en dépit de son intérêt historique et architectural, accueille un cabaret. Leurs supplices



✦ Alexandre Tollemer (1802-1892)

Ecclesiastique naïf de Valognes dont il est, un temps, conservateur de la bibliothèque municipale, l'abbé Tollemer est l'auteur d'une *Histoire générale de Bricquebec*, publiée à titre posthume en 1901, et rassemblant les nombreux travaux de cet érudit passionné d'histoire et d'archéologie. On lui doit aussi la découverte et la première publication du *Journal du sire de Gouberville et du Meauln-au-Val, gentilhomme normand du Cotentin*.



Le donjon de Bricquebec, milieu XIX^e siècle. Lambinet de la Planchette, 211 Pasquière II

Illustration réalisée par les Archives départementales
Maison de l'histoire de la Manche



L'ÉGLISE NOTRE-DAME DE CARENTAN



Vue de l'église Notre-Dame de Carentan, gravure extraite de Charles Heuliez et Barthélemy. Itinéraire pittoresque et romantique dans l'ancienne France. 1878. Bibliothèque de la Manche. 2013.1.948

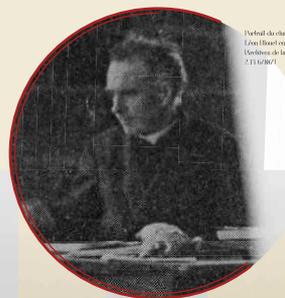
L'église est mentionnée pour la première fois au XII^e siècle par l'historien Orderic Vital. Avec la guerre de Cent Ans, l'édifice roman est fortement endommagé. Sa reconstruction commence sous la domination anglaise et se poursuit au XVI^e siècle. Par la suite, elle ne connaît aucune modification notable, hormis la sacristie, construite au XIX^e siècle. « Monument important dans l'histoire de l'architecture en Basse-Normandie » (G. Thiboult, il est aussi particulièrement admiré par les érudits du XIX^e siècle. Théodose du Moncel la considère ainsi comme « la plus jolie église [...] de la presqu'île ». Elle est d'ailleurs classée Monument historique en 1862.



Intérieur de l'église de Carentan, milieu XIX^e siècle. Archives de la Manche. 111.57.208

Un édifice représentatif du gothique flamboyant

À partir du XIX^e siècle, la singularité de sa reconstruction au XV^e siècle sur des restes du XII^e siècle pose des difficultés aux érudits cherchant à restituer les étapes de son élévation. En 1818, Charles de Gerville la date ainsi des XV^e et XVI^e siècles. En 1876, Victor Ruprich-Robert, architecte en chef des Monuments historiques, dans son *Rapport sur l'état de l'église de Carentan*, distingue bien les deux grandes périodes de son édification. D'autres historiens, tels que Paul Le Cacheux et Georges Huard, se rallient à la chronologie établie par ce dernier. En 1934, Gabrielle Thiboult affine encore la datation. Selon l'historienne de l'art, l'église de Carentan est représentative « d'un art propre au Cotentin à l'époque de la reconquête de 1450 ».



Portrait de chanoine Léon Blouet en 1941. Archives de la Manche. 2.11.6.80/1

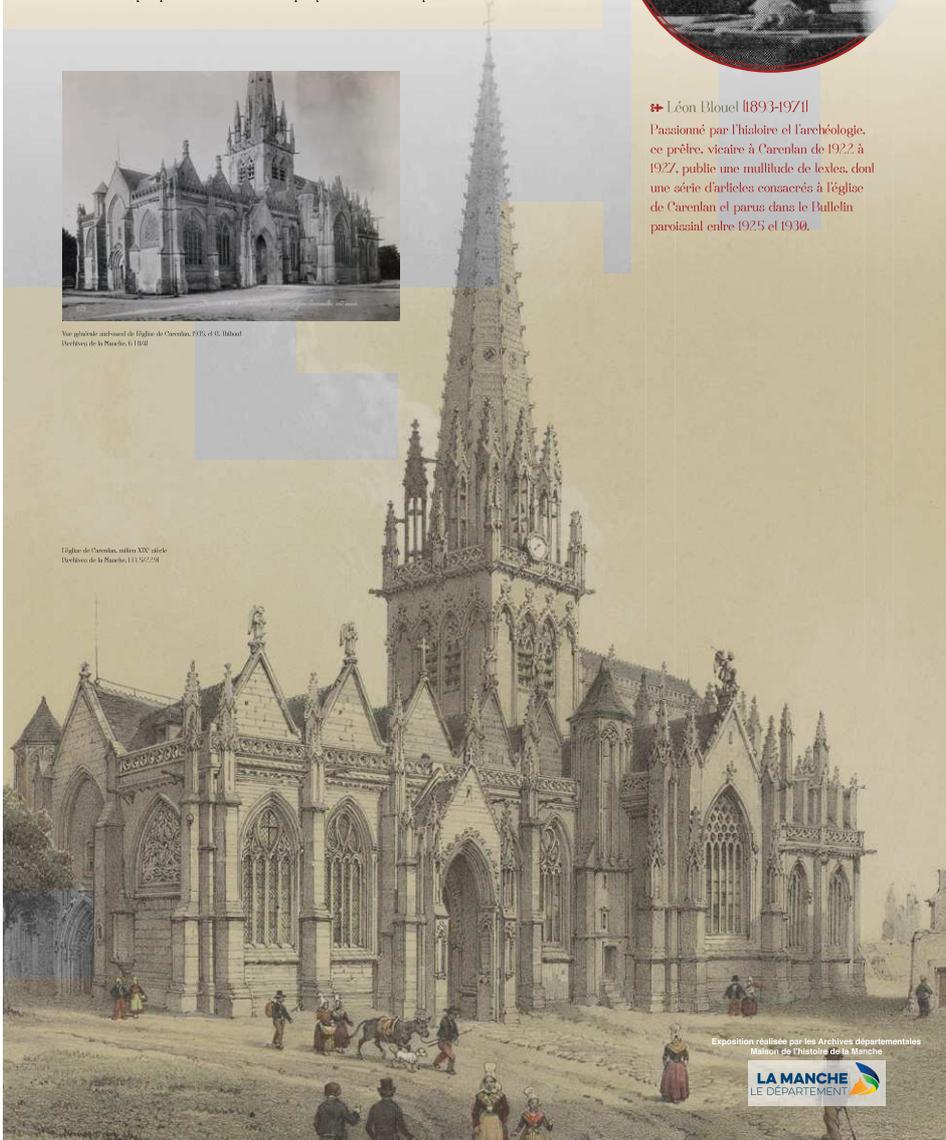


Vue générale au nord de l'église de Carentan, 1935, et G. Thiboult. Archives de la Manche. 0.19.01

➔ Léon Blouet (1893-1971)

Passionné par l'histoire et l'archéologie, ce prêtre, vicaire à Carentan de 1922 à 1927, publie une multitude de textes, dont une série d'articles consacrés à l'église de Carentan et parus dans le Bulletin paroissial entre 1925 et 1930.

L'église de Carentan, milieu XIX^e siècle. Archives de la Manche. 111.57.208

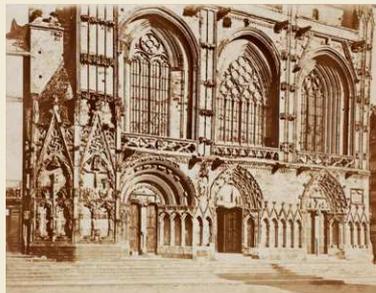


Exposition réalisée par les Archives départementales
Maison de l'histoire de la Manche

L'ÉGLISE NOTRE-DAME DE SAINT-LÔ



Construite à partir de la fin du XIII^e siècle, adossée au manoir saint-lois des évêques de Coustances, sur le pilon rocheux qu'on appelle « l'Enclos », l'église Notre-Dame est le fruit de plusieurs campagnes de travaux menées jusqu'au XVII^e siècle. La partie la plus ancienne serait la tour nord à laquelle est venue s'adjoindre, dans le premier quart du XV^e siècle, une large nef avec ses collatéraux, dont la disposition irrégulière s'explique par les caprices des disponibilités foncières. L'église complète sa façade avec la tour sud, construite en 1464. Malmenée durant les guerres de religion, le monument perd une partie de ses sculptures sous les marbeaux des iconoclastes. Le XVII^e siècle voit l'achèvement des tours qui donnent à l'église à peu près l'aspect définitif qu'elle avait en juin 1944, avant les ravages de la Libération.



Vue de l'extérieur de l'église Notre-Dame. En 2007, et sous l'angle de l'ouest (tour de la Manche, façade des collatéraux). Lorient, 1811/27/1

Une seconde cathédrale de Coustances ?



Intérieur de l'église Notre-Dame. 1917, et P. Rabouat. Coustances de la Manche, 1811/27/1

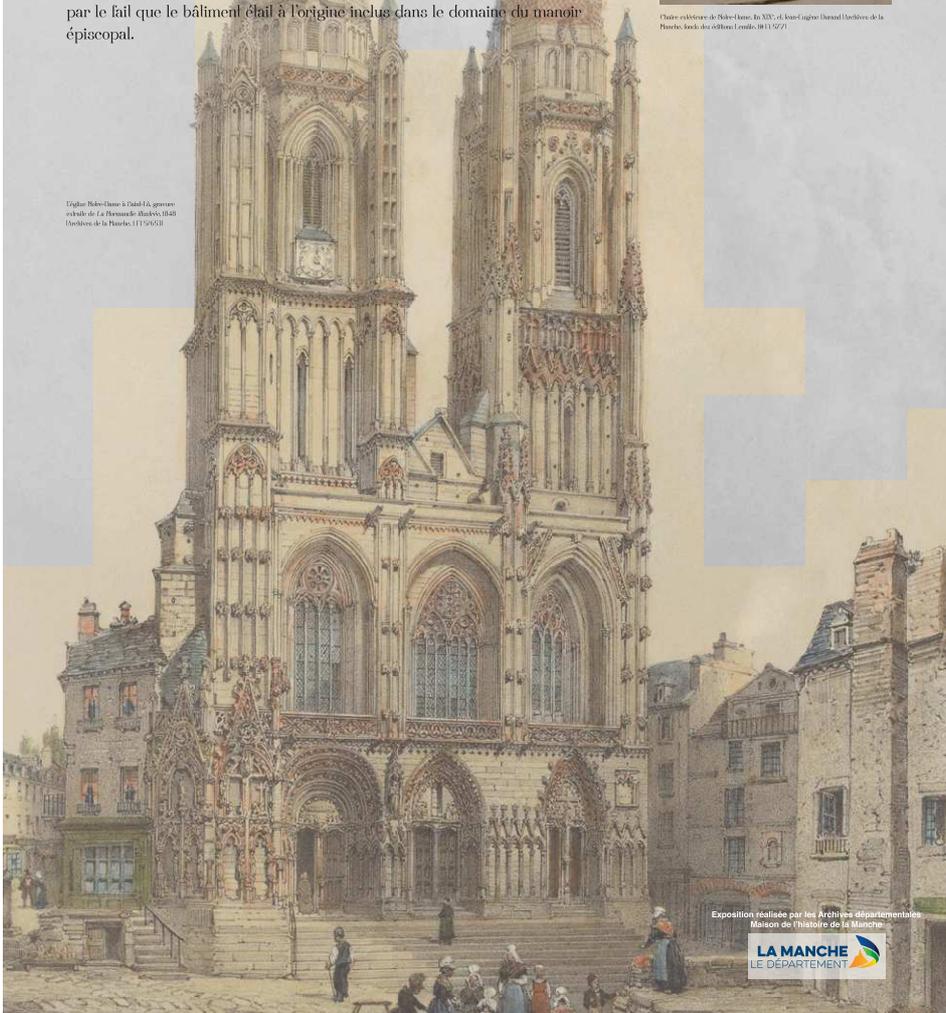
À la fin du XIX^e siècle, les auteurs qui s'intéressent à Notre-Dame voient dans son architecture diverses influences au premier rang desquelles celle de la cathédrale de Coustances. Il est vrai que sa façade ornée de deux tours présente des similitudes avec le monument coustances. En 1836, à l'occasion d'un voyage dans le département de la Manche, Victor Hugo conclut à une filiation forte et directe entre les deux constructions. Pour sa part, l'anglais Henry Gally-Knight, dans son *Voyage archéologique* effectué en Normandie en 1831, comme John Ruskin le fait en 1849 dans *Les sept lampes de l'architecture*, commet l'erreur d'attribuer à l'église

le titre de « cathédrale », jamais, pourtant, Notre-Dame ne fut le siège du diocèse et si cette erreur peut encore de nos jours se rencontrer sous la plume de certains auteurs, elle pourrait s'expliquer, outre l'aspect imposant des deux tours gothiques, par le fait que le bâtiment était à l'origine inclus dans le domaine du manoir épiscopal.



Vue de l'extérieur de l'église Notre-Dame. En 2007, et sous l'angle de l'ouest (tour de la Manche, façade des collatéraux). Lorient, 1811/27/1

Église Notre-Dame à Saint-Lô, gravure tirée de La Normandie de Blaise Pascal (1642). Coustances de la Manche, 1811/27/1



L'ABBAYE SAINTE-CROIX-DE-SAINT-LÔ

La tradition attribue plusieurs origines à l'abbaye Sainte-Croix. Selon Gabriel Houel du Hamel c'est à sainte Hélène IV^e siècle que l'on doit sa fondation. Pour René Touslain de Billy ou Charles de Gerville, c'est Charlemagne qui aurait établi à Saint-Lô des chanoines au début du IX^e siècle. Les archives,



L'abbaye Sainte-Croix-Saint-Lô par Levasseur, fin 1830 (Archives de la Manche, 111 5679)

disparues en 1944, attestent en revanche d'une refondation au XII^e siècle de celle communale appelée à prospérer jusqu'à la guerre de Cent Ans. Du XVI^e au XVIII^e siècle, elle connaît cependant une lente dégradation spirituelle et matérielle. Au XIX^e siècle, après l'expulsion des religieux durant la Révolution, le cheeur gothique, construit au XV^e siècle, est détruit. La nef romane demeure le siège d'une paroisse mais les bâtiments conventuels sont dévolus au dépôt d'étalons créé en 1806, puis progressivement remplacés par des bâtiments neufs, entre 1814 et 1863.

Faut-il restaurer ou agrandir Sainte-Croix ?

Ger ville milite pour la restauration de l'église classée Monument historique en 1840. À la même période, l'abbé Jean-Baptiste Bazire, nommé à la tête de la paroisse, cherche à consolider son église en mauvais état mais également à l'agrandir devant l'importante évolution du nombre de ses ouailles. Il commande à l'architecte départemental Doissard



Intérieur de l'église Sainte-Croix avant reconstruction, gravure extraite du *Notes sur l'architecture et archéologie*, édition XIX^e siècle (Archives de la Manche, 111 5678)

des plans présentés au préfet en 1846. Accusé d'être un peu plus qu'une restauration, c'est-à-dire une véritable reconstruction dénaturant le style originel du monument, ce projet rencontre l'opposition de Prosper Mérimée mais aussi des paroissiens. De nombreux projets sont tour à tour soumis et refusés jusqu'en 1860,

date à laquelle sont approuvés les dessins de l'architecte avranchinai, Nicolas Théberge. En 1863, celui-ci achève une église composée d'un vaisseau néo-roman et d'un clocher néo-gothique, détruit en 1944. Celle « reconstruction presque complète » motive le déclassement de l'édifice en 1887.



→ Gabriel Houel du Hamel (1783-1863) dit le chevalier Houel

Officier de cavalerie, il s'installe à Saint-Lô, sa ville natale, en 1822, après sa mise à la retraite de l'administration des haras. Il s'adonne alors à des recherches sur l'histoire locale. En 1825, il publie coup sur coup ses *Notes sur l'histoire du département de la Manche* et une *Histoire de la ville de Saint-Lô*, ouvrage à la lecture plaisante mais fort peu scientifique.

L'église Sainte-Croix, fin XIX^e siècle, « Lettre-Église Doissard » (Archives de la Manche, 111 5670)



L'ABBAYE DE CERISY-LA-FORÊT



La terre de Cerisy est choisie, en 1030, par Robert II le Magnifique, duc de Normandie, pour y accueillir une abbaye bénédictine dédiée à saint Vigor. Sous la protection des ducs de Normandie, puis de la papauté, la communauté s'enrichit aux XII^e et XIII^e siècles. À partir du XVI^e siècle, l'absence de la plupart des abbés commendataires entraîne un relâchement de la discipline monastique et la dégradation du bâti. En 1562, l'abbaye est saccagée par les protestants. En 1790, ses terres et une partie de ses bâtiments sont vendues comme biens nationaux. Quant à l'abbatiale, transformée en église paroissiale, elle est dans un tel état de délabrement que le conseil de fabrique décide, en 1812, sa démolition partielle. L'État, conscient de sa valeur historique et architecturale, l'inscrit, dès 1840, sur la première liste des Monuments historiques. Le reste des bâtiments abbatiaux est classé en 1938.

Abbatiale de Cerisy-la-Foret, gravure réalisée de L.E. Ollman, *Architectural Antiquities of Normandy*, 1822, Archives de la Manche, 113 19/151

Un exemple d'architecture romane

Cerisy suscite très tôt l'intérêt des archéologues et des architectes français (Charles de Gerville, Viollet-Rubis-Robert) mais aussi anglais car elle est souvent comparée aux églises d'Outre-Manche. L'artiste John Sell Colman y consacre un chapitre dans ses *Architectural Antiquities of Normandy* (1822). En 1831, Henry Gally-Knight qualifie son architecture de « grandiose ». En 1843, Charles Gervais, de la Société des Antiquaires de Normandie, alerte l'État sur l'urgence nécessaire de sa

restauration. Malgré cette prise de conscience, l'église demeure en mauvais état. C'est dans cet objectif qu'en 1939, peu de temps après la célébration de son IX^e centenaire (1931) en présence de monseigneur Louvard, évêque de Coutances, et de monseigneur Grenle, évêque du Mans, originaire du département, est créée l'association des Amis de l'abbaye de Cerisy-la-Foret sous l'impulsion de l'abbé Guillemin.



Le bâtiment central et la chapelle de l'abbé, au XIX^e siècle, et avant l'ajout d'arcades. Archives de la Manche, Fonds des collections locales 101 1 2/68



Le bâtiment au nord de la chapelle de l'abbé : une nef, vestiges du porche de l'antérieur. Archives de la Manche, Fonds des collections locales 101 1 2/68

Achille Rogge, vue de l'église et de la chapelle de l'abbé, milieu XIX^e siècle, Archives de la Manche, 113 19/151



Exposition réalisée par les Archives départementales
Maison de l'histoire de la Manche



L'ABBAYE DE HAMBYE



C'est en 1145 que Notre-Dame de Hambye est fondée dans le vallon de la Sienne. La seconde partie du XII^e siècle voit l'élévation des chapelles rayonnantes de l'église abbatiale, du mur d'enceinte, de la



Vue de l'abbaye, 1932, et G. Sibaud, Archives de la Manche, 913 7400

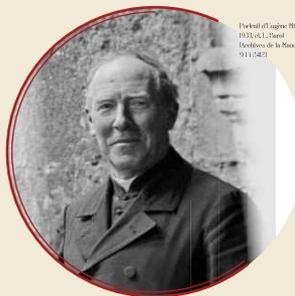
porterie et d'une partie des bâtiments conventuels. Dès le XII^e siècle, l'abbaye prospère et donne naissance à d'autres monastères en Normandie, en Bretagne et en Angleterre. Toutefois, au fil des siècles, le rayonnement et la fortune de l'établissement s'épuisent et la communauté finit par s'éteindre à la fin du XVIII^e siècle. Vendue comme bien national à la Révolution, transformée en

carrière de pierres en 1810 puis utilisée à des fins agricoles, l'abbaye connaît un démantèlement partiel avant qu'on ne prenne conscience de sa valeur patrimoniale au XIX^e siècle.

De la ruine à la sauvegarde

Ce lieu inspire les romanciers et les historiens du XIX^e siècle qui n'hésitent pas à venir admirer ses ruines romaniques.

Parmi ces visiteurs, les archéologues et antiquaires anglais sont particulièrement nombreux. Ainsi, Henry Gally-Knight (1831) comme Katherine Macquoid (1895) ne sont pas insensibles au « pillorresque » du monument. Masquée sous le nom d'abbaye du Rozel, c'est en réalité Hambye qui est le cadre du roman d'Ocave Feuillet, *La petite comtesse* (1857). Cet attrait pour l'abbaye va contribuer aux premières mesures de protection la concernant. En 1841, Prosper Mérimée, inspecteur général des Monuments historiques, s'inquiète de l'état du site. En 1854, l'architecte Viollet-Rieu produit un rapport ainsi qu'une série d'aquarelles décrivant sa situation. Il faut cependant attendre 1925 pour qu'un classement intervienne. En 1933, à l'initiative du chanoine Eugène Niobey, des fouilles archéologiques y sont organisées alors que se forme la Société des Amis de l'abbaye de Hambye. L'abbaye est aujourd'hui mise en valeur par le département.



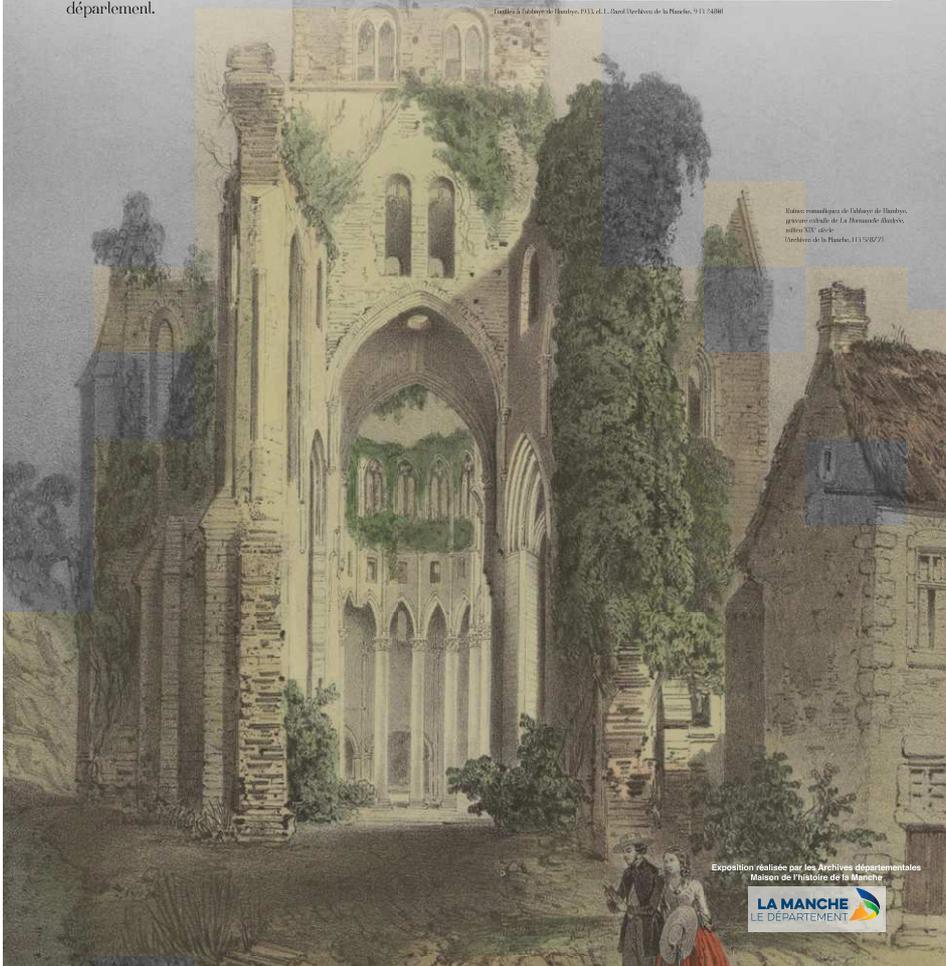
Portrait d'Eugène Niobey, 1933, et L. Sibaud, Archives de la Manche, 913 7401

✦ Eugène Niobey (1872-1940)

Originaire d'une famille hambyenne, le chanoine Niobey retrouve, en 1932, des manuscrits sur l'abbaye, conservés et annotés par son père. Il décide d'entreprendre des travaux dans l'abbatiale en 1933. Il exhume les tombeaux de Jeanne Pânel et de Louis d'Alouville, l'ondeleur de l'association dédiée à la sauvegarde du site, il publie, en 1936, un guide illustré consacré à l'abbaye, ébauche de son *Histoire de Hambye* qui paraît en 1940 alors qu'il vient de décéder.



Fouilles à l'abbaye de Hambye, 1933, et L. Sibaud, Archives de la Manche, 913 7400



Ruines romaniques de l'abbaye de Hambye, gravure exécutée de La Renaissance Bretonne, milieu XIX^e siècle, Archives de la Manche, 113 9877

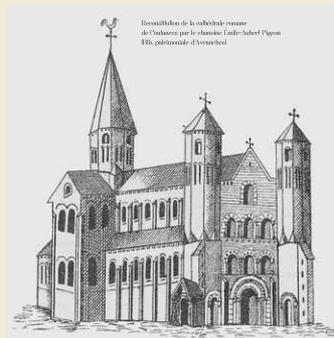
Exposition réalisée par les Archives départementales
Maison de l'histoire de la Manche



LA CATHÉDRALE DE COUTANCES



Après les invasions scandinaves du X^e siècle, puis l'exil rouennais du siège du diocèse, les évêques de Coutances se réinstallent dans le Colenlin vers 1020-1030 et s'attellent aux travaux d'une cathédrale romane consacrée par Geoffroi de Montbray, en 1056. C'est sur cette base romane que, vers la fin du XII^e siècle, viennent se greffer les éléments gothiques qui donnent encore aujourd'hui son aspect à la cathédrale. On peut considérer que le monument atteint sa forme définitive à la fin du XIII^e siècle, soit une soixantaine d'années après le début de sa reconstruction. Les éléments romans antérieurs subsistent néanmoins et s'observent à de nombreux endroits. Par exemple, sur la partie inférieure de la façade, les anciennes tours octogonales ont été conservées.



La grande controverse archéologique

Dès l'Ancien Régime, la cathédrale de Coutances fait naître l'intérêt d'érudits dans une période pourtant plus fascinée par l'Antiquité que par le Moyen Âge. René Toussain de Billy en livre la première description dans ses *Mémoires sur l'histoire du Colenlin et de ses villes*. Mais, c'est surtout au XIX^e siècle que l'édifice suscite le plus de littérature. En 1876,



Emile Saget, la base latérale de la cathédrale de Coutances (Vieux de la Manche, 111 50732)

le chanoine Pigeon résume ainsi la grande problématique concernant le monument : « la cathédrale, élevée en 1056, est-elle bien celle que nous admirons présentement ? ». En effet, si de nombreux auteurs (Henry Gally-Knightl, Arceise de Caumont, Viollet-le-Duc ou Eugène Lefèvre-Pontalis) datent du XIII^e siècle son aspect gothique, d'autres pensent qu'il doit être attribué aux travaux entrepris au XI^e par Geoffroi de Montbray (Charles de Gerville, Augustin Delamare, Léonide Didier). Toutefois, si tel avait été le cas, la cathédrale de Coutances eût été un édifice précurseur, devant de plus d'un siècle les premières réalisations connues de l'art gothique.



René Toussain de Billy (1643-1709) Né au Dény-Bocage (Calvados) et mort au Mesnil-Opac, ce prêtre est l'un des premiers à s'intéresser à l'histoire du diocèse de Coutances. On lui doit notamment une *Histoire ecclésiastique du diocèse de Coutances* qui a été publiée à la fin du XIX^e siècle par la Société d'histoire de Normandie. Il est aussi l'auteur de *Mémoires sur l'histoire du Colenlin et de ses villes*.

Coutances, vue aérienne exécutée d'après l'aquarelle monumentale de P. de Caumont, années 1830-1840 (Archives de la Manche, 111 50738)



L'AQUEDUC DE COUTANCES



Emblème de la ville, l'aqueduc de Coutances aurait été bâti pour les besoins du couvent des Cordeliers, fondé en 1232. Une charte de Philippe-le-Hardi, de 1277, confirme des donations pour sa construction et atteste donc qu'il est en travaux à cette époque. D'autres donations destinées à son entretien permettent d'établir qu'il est achevé en 1282. Au XVIII^e siècle, l'aqueduc ne fonctionne plus et c'est en vain que l'intendant Nicolas-Joseph Foucault souhaite alors le rétablir. Malgré sa ruine, il présente toujours un intérêt historique et architectural qui justifie, en 1840, son inscription comme Monument historique. Jusqu'à la première moitié du XX^e siècle, celle-ci ne le préserve cependant pas d'une lente déterioration.



L'aqueduc de Coutances, gravure exécutée de Léon Prosthal, Les premiers Français en Normandie 1564 (Bibliothèque de la Manche, 1811) 1788

Un aqueduc non pas antique mais médiéval

Àu début du XVIII^e siècle, l'abbé de Fontenu, membre de l'Académie des inscriptions, qui se rend occasionnellement en Normandie, s'arrête à Coutances pour étudier le monument qu'il connaît grâce aux écrits d'André du Chesne. Lui, et plusieurs autres historiens, pensent alors qu'une partie de l'aqueduc est d'époque romaine, le reste étant une restauration des XII^e ou XIII^e siècles. Même si « la manie romaine sévit [...] dans le pays », comme l'écrivit l'écrivain coutançais, Remy de Gourmont, une autre hypothèse soutient que la construction antique a totalement disparu et qu'elle a été reconstruite au cours de la période médiévale. Dès le début du XIX^e siècle, ce point de vue est défendu par Charles de Gerville et Arceise de Caumont mais également par Léopold Quenault, historien local, qui présente



L'aqueduc de Coutances, gravure exécutée de Léon Prosthal, Les premiers Français en Normandie 1564 (Bibliothèque de la Manche, 1811) 1788

un mémoire consacré à ces vestiges devant les membres de la Société française pour la conservation et la description des monuments historiques, réunis à Coutances en juillet 1844.

✦ Léopold Quenault (1808-1886) Sous-préfet et homme politique coutançais, il se passionne pour l'archéologie et l'histoire locale, en particulier pour celle de sa ville natale à laquelle il consacre de nombreux articles. Membre de la Société des antiquaires de Normandie, il est un disciple d'Arceise de Caumont. En 1872, il participe à la création de la Société académique du Cotentin aux côtés de monseigneur Boyvard. Il en devient vice-président dès la première séance.



L'arc de la ville de Coutances, gravure exécutée par Auguste Coussier, Les premiers Français en Normandie 1564 (Bibliothèque de la Manche, 1811) 1788

LE CHÂTEAU DE GRATOT



La première construction en pierres du château de Gratot date du XIII^e siècle. De cette époque jusqu'au XVIII^e siècle, quinze générations de la prestigieuse famille normande d'Argouges se succèdent à la tête du domaine. Mais, à partir de 1777, le bien connaît plusieurs propriétaires qui le délaissent. En 1805, il subit un grave incendie. Un temps propriété de l'édileur parisien Alphonse Lemerre, puis de son fils Désiré, il est achevé en 1925 par un couple d'agriculteurs qui assure la sauvegarde d'une partie des communs pour un usage agricole. Celle même année,



Château de Gratot, dessin de Félix Benoist de la Manche, 1854 (Gratot)

suite à une intervention de Paul Le Cacheux, archiviste départemental, à propos de son intérêt historique et architectural, et de crainte que sa vente ne mette ses richesses en péril, la Société d'archéologie de la Manche « émet le vœu que l'État veuille bien l'le classer ». Ce classement ne sera réalisé qu'en 1970.

Gratot dédaigné par l'érudition locale

Au XIX^e siècle, le château suscite peu l'intérêt des historiens. Charles de Gerville n'en fait aucune description. Sa première représentation connue 1854, dessinée d'après nature par Félix Benoist, dans le style romanique, en donne une image très avantageuse alors qu'une partie de la maison seigneuriale a disparu dans l'incendie de 1805. Joseph Le Dieu, en



Le château de Gratot dans La Normandie monumentale et pittoresque, 1899 (Archives de la Manche, 103 H 90)

1874 et en 1875, en réalise deux dessins pittoresques qui offrent une description unique du logis. En 1898, le chanoine Émile-Aubert Pigeon, qui préfère s'attarder sur la généalogie des Argouges, n'en livre qu'une description sommaire. En 1899, Joseph Couraye du Parc lui consacre une brève notice historique dans *La Normandie monumentale et pittoresque*, illustrée de deux clichés de Jean-Eugène Durand. Il faut attendre 1910 et l'étude rédigée par Émile Sarol (1835-1922), avocat et historien coulaçais, pour disposer d'une véritable description du monument.



Joseph Le Dieu par lui-même, dessin d'après nature, collection particulière, numérisé aux Archives de la Manche, 103 H 90

✦ Joseph Le Dieu (1815-1880)

Avocat à Avranches, Joseph Le Dieu est un érudit dessinateur. Cultivé et curieux, il est membre de la Société d'archéologie d'Avranches. Au gré de ses promenades dans l'Avranchin et le Coulaçais, il s'évertue à représenter des éléments architecturaux ainsi que des scènes de la vie rurale à travers ses dessins d'une grande finesse.

Le château de Gratot, gravure extraite de La Normandie monumentale et pittoresque, 1899 (Archives de la Manche, 111 90/02)



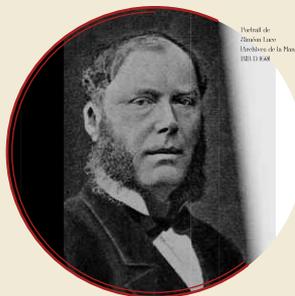
Exposition réalisée par les Archives départementales
Maison de l'histoire de la Manche



LE CHÂTEAU DE REGNÉVILLE



A 10 km au sud-ouest de Coulances, sur la rive gauche de l'estuaire de la Sienne, Regnéville est, du Moyen Âge à la fin du XIX^e siècle, l'un des plus importants ports d'échouage du Cotentin. Le site aurait été fortifié dès le XII^e siècle, afin d'assurer la protection et le contrôle du havre. En 1336, le fief passe dans la famille de Navarre et subit, à partir de 1418, l'occupation anglaise. Après la guerre de Cent Ans, moins utile pour la défense de la côte, la place est démilitarisée. En 1637, le cardinal de Richelieu ordonne le démantèlement du château : le donjon rempli de poudre, et « pélarde », se fend dans toute sa hauteur. Exposé aux marées et aux tempêtes, l'édifice continue de se dégrader jusqu'à son rachat en 1811. Transformé en marbrerie dans les années 1850, ses pierres servent, entre autres, à la construction du viaduc de la Souleuvre et du pont Alexandre III à Paris.



Portrait de Siméon Luce (Archives de la Manche, 1811 D 436)



Hippolyte Maugendre, Le château de Regnéville (1844) (Archives départementales de la Manche, direction du patrimoine et des musées)

✚ Siméon Luce (1833-1892)

Né à Breteville-sur-Ay, diplômé de l'École des chartes en 1858, est archiviste et a une brillante carrière aux Archives nationales. Médiéviste passionné par la guerre de Cent Ans et par la Normandie, son *Histoire de Du Guesclin* lui vaut le premier prix Goblet en 1876. Son édition de la *Chronique du Mont-Saint-Michel*, complétée par un large choix de pièces sur la guerre des Anglais en Basse-Normandie au XV^e siècle, est publiée en 1879-1883.

Une forteresse délaissée par l'archéologie monumentale

En 1825, Charles de Gerville est le premier à rédiger une notice succincte sur cet ensemble castral. Mais, il faut attendre 1911 pour disposer d'une description détaillée de cette ancienne forteresse médiévale, publiée par l'historien coulançais Émile Garol. Par ailleurs, il n'existe que deux illustrations connues du château au cours du XIX^e siècle. La première, par William Skellon, probablement dessinée à la fin des années 1830, montre une vue imaginaire du monument. La seconde, dessinée au crayon par Adolphe Maugendre, en 1844, est beaucoup plus réaliste. Le château est donc quelque peu délaissé par les archéologues et érudits du XIX^e siècle à l'exception de Siméon Luce qui en livre de nombreuses mentions dans ses *Chroniques du Mont-Saint-Michel*, 1348-1468, notamment en raison du rôle tenu, au XIV^e siècle, par la garnison anglaise lors des divers assauts menés contre le Mont-Saint-Michel.



Le château de Regnéville dans *La Normandie monumentale et pittoresque*, 1891 (Archives de la Manche, 1811 D 94)

William Skellon, Le château de Regnéville, 1830-1831 (Archives de la Manche, 711 Regnéville-sur-Per-4)



Exposition réalisée par les Archives départementales
Maison de l'histoire de la Manche





LE MONT SAINT-MICHEL

Le Mont Saint-Michel a toujours été très fréquenté par les pèlerins qui venaient prier l'Archange. Mais, au XVIII^e siècle, ces pèlerinages ne sont plus très courants. Les moines assurent la garde des hommes qui, après avoir reçu une lettre de cachet, sont détenus dans les logis abbatiaux : le Mont est devenu « La Bastille des mers ». Après avoir chassé les moines, la Révolution transforme l'abbaye en prison en 1793. Celle-ci ferme ses portes en 1863. Cette affectation carcérale est désastreuse pour le monument mais elle évite sa destruction et son exploitation en carrière de pierres. Les visiteurs sont rares car, pour des raisons évidentes de sécurité, il est impossible de s'y rendre sans une autorisation préalable de l'administration. Malgré ces restrictions, nombre de grands noms de la littérature, de l'architecture, des arts et de l'érudition locale osent le déplacement.



Le cloître de l'abbaye de Mont Saint-Michel par Georges Houel, échange original de l'histoire et description du Mont Saint-Michel par Édouard Le Héricher (Archives de la Manche, 1811-1822, A 14)

L'engouement romantique

Le Mont fascine les auteurs romantiques et les historiens du XIX^e siècle, attirés par ce site emblématique de l'époque médiévale.



Mont de Mont Saint-Michel, le cloître par Louis Sagot, 1842, Archives de la Manche, 111/14906

Après Charles Nodier, qui le découvre en 1820, les écrivains nés avec le siècle sont nombreux à être séduits par ce monument : citons Victor Hugo, en 1836, Haubert, en 1847, Théophile

Gautier, en 1859 ou bien encore Guy de Maupassant, en 1879. Le Mont attire également de célèbres architectes tels que Viollet-le-Duc (1835) ou Prosper Mérimée (1841) et, à partir de 1872, les responsables de sa restauration, Édouard Corroyer puis Paul Gout. Émile Sagot y séjourne vers 1862 pour préparer l'illustration des *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France* (1878). En 1871, il s'y installe définitivement dans le but d'étudier l'abbaye. Du côté des historiens, Jules Michelet explore le site en 1858 mais c'est Charles de Gerville qui est sans doute le premier érudit à y consacrer un mémoire (1828). Édouard Le Héricher publie en 1848 un grand ouvrage, *l'histoire et description du Mont Saint-Michel*, magnifiquement illustré de douze planches dessinées par Georges Houel.



Le Mont Saint-Michel par Georges Houel, échange original de l'histoire et description du Mont Saint-Michel par Édouard Le Héricher (Archives de la Manche, 1811-1822, A 14)

La Nouvelle par Georges Houel, échange original de l'histoire et description du Mont Saint-Michel par Édouard Le Héricher (Archives de la Manche, 1811-1822, A 14)



Mont de l'abbatiale de Mont Saint-Michel par Georges Houel, échange original de l'histoire et description du Mont Saint-Michel par Édouard Le Héricher (Archives de la Manche, 1811-1822, A 14)



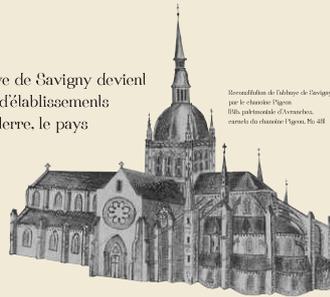
Exposition réalisée par les Archives départementales
Maison de l'histoire de la Manche





L'ABBAYE DE SAVIGNY

Fondée au XII^e siècle, prologée par les rois d'Angleterre, l'abbaye de Savigny devient un établissement monastique de premier ordre dont le réseau d'établissements affiliés s'étend vers le Maine, la Normandie, la Touraine, l'Angleterre, le pays de Galles et l'Irlande. Occupée durant la guerre de Cent Ans, elle est pillée et incendiée durant les guerres civiles du XVI^e siècle. En 1793, l'abbaye est vendue comme bien national à Joseph Norbert Porphyre Jaquemont, un cultivateur de Saint-Hilaire-du-Harcouët. Elle sert alors de carrière de pierre. De la prestigieuse abbaye de Savigny, il ne reste aujourd'hui que quelques ruines, des éléments mobiliers et lapidaires dispersés et un ensemble de documents archivistiques remarquables.



Reconstitutions de l'abbaye de Savigny par le charpentier Pigeon. Elle, par le maître d'œuvre, comte de Chantilly d'Espouy, No. 40

De la sauvegarde à l'histoire

Lors de son passage en 1819, Charles de Gerville constate le « triste spectacle d'une destruction très avancée, d'un anéantissement prochain ». La nécessité de conserver les ruines émerge très lentement au long du XIX^e siècle mais le sursaut n'a pas lieu suffisamment tôt pour sauver Savigny du dépeçage. En 1846, Arceise de Caumont ne peut qu'observer



Vestiges de l'abbaye de Savigny, fin XIX^e siècle, et L.S. Valère. Archives de la Manche, fonds des abbayes Lemoine, 30111630

l'ampleur des destructions opérées depuis une cinquantaine d'années. Il engage des démarches afin d'acquiescer certains éléments mobiliers ou décoratifs. De même, François Lemesle, vicaire de Savigny en 1850, puis curé de la paroisse entre 1861 et 1900, œuvre en faveur de la sauvegarde des vestiges du site. Dans ses écrits, il prend soin de documenter minutieusement les travaux qu'il fait réaliser et de noter les éléments réemployés provenant de l'abbaye. Il compile des informations historiques dans les registres paroissiaux et les archives municipales, collecte des témoignages auprès des anciens. Célèbre historien du Morlainais, Hippolyte Sauvage publie en 1895 un ouvrage faisant le point sur l'histoire de Savigny et de ses sources. Dans les années 1930, un autre historien du Morlainais, Victor Gaslebois publie sur le site des documents parfois inédits qu'il a découverts aux Archives de la Manche.



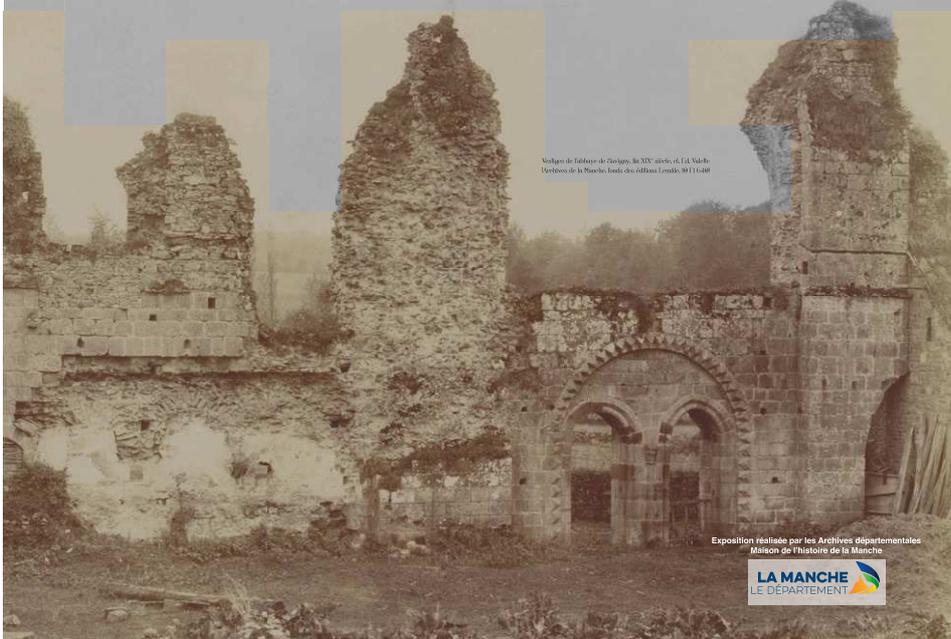
Portail de l'abbaye de Savigny, fin XIX^e siècle, et L.S. Valère. Archives de la Manche, fonds des abbayes Lemoine, 30111640



Plan de l'abbaye par le charpentier Pigeon. Elle, par le maître d'œuvre, comte de Chantilly d'Espouy, No. 40



L'abbaye de Savigny par Gabriel Lemesle, curé de Savigny. BRQ-296887/13 de la Manche

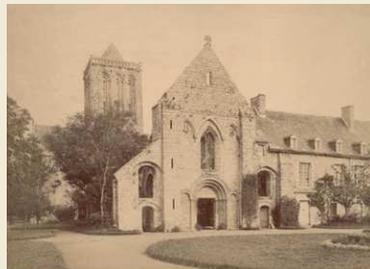


Vestiges de l'abbaye de Savigny, fin XIX^e siècle, et L.S. Valère. Archives de la Manche, fonds des abbayes Lemoine, 30111640



L'ABBAYE DE LA LUCERNE

Établissement des chanoines de l'ordre des Prémontrés, fondé au XII^e siècle, l'abbaye de la Lucerne se situe, à égale distance d'Avranches et de Granville, le long du Thar, fluvie frontlière entre les diocèses de Coutances et d'Avranches. La communauté prospère jusqu'au XIV^e siècle mais, par la suite, elle connaît un lent déclin sous l'effet de la guerre de Cent Ans puis des guerres de religion. En 1791, l'abbaye est vendue comme bien national et, en 1799, elle devient la propriété d'un négociant granvillais qui la transforme en filature de colon. Cette activité est abandonnée en 1835 au profit d'une marbrerie. Ces différents usages causent des dommages à la nef de l'église ainsi qu'au cloître et aux bâtiments conventuels.



L'abbaye en 1841, en 1900, et avant l'ingénieur Harmand (Archives de la Manche, Fonds des collections Lucerne, 1011/2754)

Vers le classement



La porche, en 1900, et avant l'ingénieur Harmand (Archives de la Manche, Fonds des collections Lucerne, 1011/2754)

À u début du XIX^e siècle, Charles de Gerville et Arceise de Caumont se désolent successivement de l'état d'abandon de l'édifice. Leurs descriptions sont concomitantes d'une prise de conscience de l'intérêt architectural du site. En 1846, Édouard Le Hérischer écrit ainsi que « les ruines de la Lucerne inspirent, comme toutes les ruines belles et antiques, une foule de réflexions et de sentiments parmi lesquels domine celui de celle briselle qui s'allache à tout ce qui a vécu ». C'est à cette époque que le peintre Claude-Marie Dubufe (1790-1864) « un de ces hommes qui, seuls avec les antiquaires et les poètes, aiment et comprennent encore les vieux monuments », séjourne avec sa famille à l'abbaye. En 1869, son fils, Paul Dubufe, hérite par mariage du domaine qu'il s'emploie à sauvegarder jusqu'à son décès, en 1888. Sa fille, Gabrielle, perpétue son œuvre avec son époux, Émile Decauville. Elle obtient le classement du site en 1928.



L'abbaye - Intérieur du chœur, en 1900, et avant l'ingénieur Harmand (Archives de la Manche, Fonds des collections Lucerne, 1011/2754)

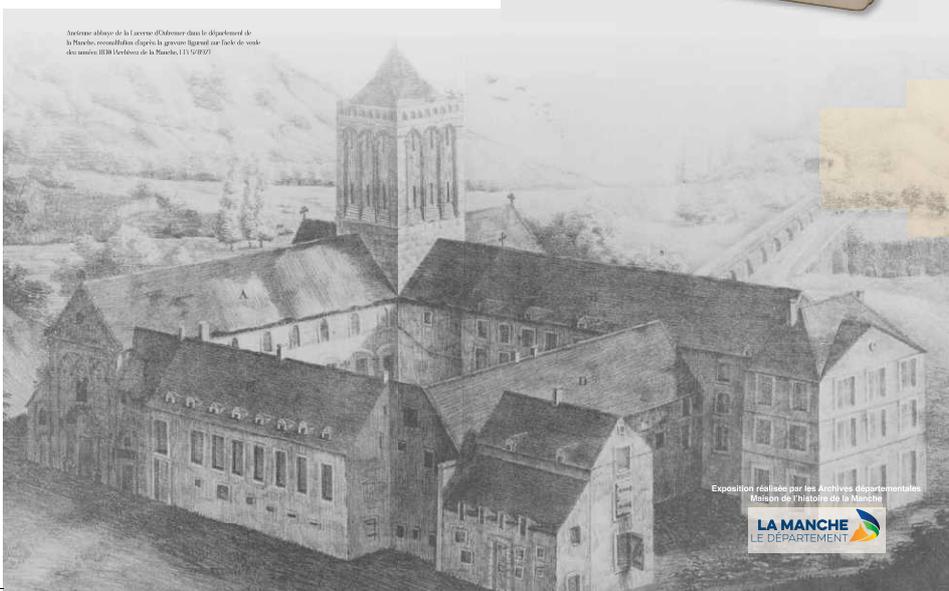


L'abbaye - Le baptistère (Baptême) du chœur, en 1900, et avant l'ingénieur Harmand (Archives de la Manche, Fonds des collections Lucerne, 1011/2754)



L'abbaye de la Lucerne, relevés de Harmand (Plan de l'Église, planimétrie d'Arceise, croquis de chœur) (Plan, 16/73)

Ancienne abbaye de la Lucerne d'Avranches dans le département de la Manche, reconstituée d'après la gravure (gravure sur bois) de vers les années 1830 (Archives de la Manche, 111/10/92)



Exposition réalisée par les Archives départementales
Maison de l'histoire de la Manche





L'ABBAYE DE MONTMOREL

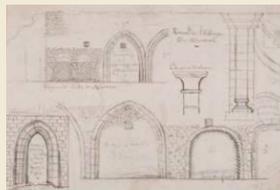
L'abbaye de Montmorel est située à Poilley, localité proche d'Avranches et de Ducey, sur les chemins des pèlerinages vers le Mont Saint-Michel. Fondée au XII^e siècle, elle se développe jusqu'au XIV^e siècle avant de connaître un lent déclin. À la Révolution, après six cents ans de vie religieuse, Montmorel voit ses derniers chanoines quitter l'abbaye. En 1791, ses bâtiments sont vendus comme bien national et ses archives envoyées à Saint-Lô. Son acquéreur fait démolir l'église et la presque totalité des parties conventuelles. Le nouveau maître des lieux aménage le réfectoire et conserve les caves et les écuries pour les besoins de son exploitation agricole.



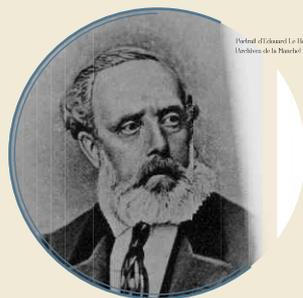
Vue croquis de l'abbaye de Montmorel, reconstruite par le chanoine Pigeon. Bibliothèque d'Avranches, carnet de chanoine Pigeon, No. 408

« Les ravages du temps donnent de la valeur à l'histoire »

En 1845, Édouard Le Héricher, dans son *Avranchin monumental*, se désole de l'état du monument, dont « il ne reste plus que ces souvenirs et quelques ruines, destinées à périr bientôt, et dont l'image n'apparaîtra plus que dans les pages qui les auront décriées : les ravages du temps donnent de la valeur à l'histoire ». Conscient des périls pesant sur le site, il s'attache à recueillir les souvenirs d'un riverain assez âgé pour avoir connu les dernières heures de la communauté. En 1852, le chanoine Émile-Aubert Pigeon réalise de précieux croquis et relevés des ruines de l'église. Celles-ci disparaissent totalement en 1855, soit trois années seulement après le passage de l'archéologue. En 1899, dans *La Normandie monumentale et pittoresque*, il constate que « de tous les monastères de la Manche », il n'en connaît « qu'un autre qui ait subi une telle dévastation, c'est celui de Savigny-le-Vieux ».



Ruines de l'abbaye de Montmorel par le chanoine Pigeon. Bibliothèque d'Avranches, carnet de chanoine Pigeon, No. 753



Portrait d'Édouard Le Héricher, l'éditeur de *La Manche*

✦ Édouard Le Héricher (1812-1890)
Édouard Le Héricher est un grand nom de l'érudition du sud de la Manche. Licencié en lettres, il enseigne à Avranches où il s'installe en 1839. À partir de cette date, et en préparation de son œuvre, *L'Avranchin monumental et historique*, il parcourt l'arrondissement à pied afin d'en décrire tous les monuments remarquables. Président de la Société d'archéologie d'Avranches, on lui doit de nombreuses études dont *Le Mont Saint-Michel historique* (1847), ouvrage illustré de belles lithographies réalisées par Georges Bouel.



Ruines de l'abbaye de Montmorel par le chanoine Pigeon. Bibliothèque d'Avranches, carnet de chanoine Pigeon, No. 408



Vue de l'abbaye de Montmorel, du XIX^e siècle, et Saint-Jehan l'ermite. Revue de la Manche, Société des Lettres, tome 10 (1875)

Exposition réalisée par les Archives départementales
Maison de l'histoire de la Manche





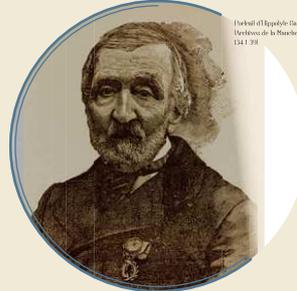
L'ABBAYE BLANCHE

L'abbaye Blanche de Morlain ou Les Blanchées est fondée en 1120. L'établissement est alors connu sous le nom de prieuré des Blanchées du fait de la couleur de l'habit des moniales. En 1648, une bulle du pape Innocent X autorise la prieure Henriette de Quéclain à transformer son prieuré en abbaye, d'où le nom d'abbaye des

Blanchées puis d'abbaye Blanche. Les religieuses sont expulsées en 1790. Les bâtiments sont ensuite partiellement affectés à l'hospice de Morlain ou transformés en atelier de tissage, puis en dépôt de prisonniers de guerre. En 1822, ils sont rachetés par l'abbé Dary pour y installer le petit séminaire de Morlain. Propriété du diocèse, ils servent encore, jusqu'à leur classement en 1920, de colonies de vacances et d'hôpital militaire (1914-1919). Par la suite, les pères de la Congrégation spiritaline y forment les futurs prêtres missionnaires.



Chœur de l'abbaye Blanche, au XIX^e siècle, et A. Bédouat, *Archives de la Manche, Serché des collines*, Lenoir, 1813, 402



Portrait d'Hippolyte Sauvage, *Archives de la Manche*, 1841, 38

Hippolyte Sauvage (1823-1914)

Historien spécialiste de l'Avranchin et du Morlainais, membre de nombreuses sociétés savantes, cet avocat est l'auteur de plus de 300 publications. Ses recherches s'intéressent notamment à l'histoire de l'abbaye de Savigny et à celle de sa fille, l'abbaye Blanche, à laquelle il consacre d'importants chapitres dans ses *Recherches historiques sur l'arrondissement de Morlain et son Histoire de Morlain*.

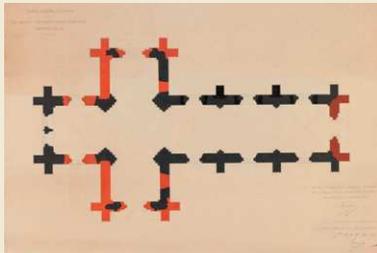
Dater la fondation de l'abbaye Blanche

Décrite par Charles de Gerville, remarquée par Arcisse de Caumont et Eugène Viollet-le-Duc, l'abbaye Blanche est l'un des nombreux établissements religieux du département étudié par les érudits du

XIX^e siècle, adeptes d'archéologie monumentale. Une personnalité, en particulier, s'attache à ce monument, celle de l'historien du Morlainais, Hippolyte Sauvage. Celui-ci s'intéresse notamment à la question de la datation de sa fondation qui est, en effet, sujette à caution. Selon une chartre, dont on ne conserve plus l'original mais seulement des copies aux Archives nationales, elle interviendrait en 1105. Cette date est reprise par la plupart des auteurs qui se sont intéressés au site. Mais, pour Hippolyte Sauvage, à la suite de Dom Auvry, prieur de Savigny de 1698 à 1712, elle est plus tardive, et serait intervenue en 1120.



Clôture de l'abbaye Blanche (Archives de la Manche, collection des chartes postales 611, 338)



Abbaye Blanche, plan indiquant les travaux réalisés à faire pour restaurer l'église (S&P, *Archives de la Manche*, 1315/154)

Abbaye Blanche, vue générale du petit séminaire, au XIX^e siècle, et A. Bédouat, *Archives de la Manche, Serché des collines*, Lenoir, 1813, 402



LA COLLÉGIALE SAINT-ÉVROULT

Dédiée à saint Évroult, évangéliste du Morlainais au VI^e siècle, la collégiale de Morlain est fondée au XI^e siècle. Partiellement détruite en 1204, lors de la conquête de la Normandie par Philippe Auguste, la collégiale actuelle est bâtie entre 1220 et 1250.



Intérieur central de la collégiale Saint-Evroult, 1935, © G. Thibault Archives de la Manche, 611041

Pendant la guerre de Cent Ans, l'occupant anglais cherche à soumettre les chanoines et les biens du chapitre sont donnés à l'église d'Udon en Angleterre. Au XVI^e siècle, les huguenots pillent et incendient partiellement l'église. Cependant, durant l'Ancien Régime, la collégiale demeure sous la protection des comtes de Morlain. Le chapitre est supprimé en 1790, les chanoines sont dispersés et l'église devient officiellement le siège de la paroisse de Morlain en 1801. L'église Saint-Evroult est classée Monument historique en 1840 et échappe « miraculeusement » aux bombardements de 1944.



⇒ **Henri Moulin 1816-1886**

L'homme politique et érudit du Morlainais, Henri Moulin est membre de la Société des Antiquaires de Normandie, et vice-président d'honneur de la Société d'archéologie d'Avranches et de Morlain. On lui doit un important travail sur la collégiale (1870) mais aussi plusieurs études sur la ville de Morlain ou ses environs. Il fait ainsi connaître le Christisme et les liens du célèbre peintre Géricault avec la localité.



Porte romane de la collégiale, 1935, © G. Thibault Archives de la Manche, 611041

Une église romane ?

Il faut attendre le début du XIX^e siècle pour que débute l'historiographie de la collégiale Saint-Evroult de Morlain. En 1839, Léon de La Sicolière est le premier historien à attirer l'attention sur les 24 stalles du chœur de l'église XV^e siècle, curieusement sculptées et traitant des sujets souvent satiriques. Mais, la première véritable étude historique sur l'édifice est publiée en 1864 par Henri Moulin. Dans le même temps, Charles de Germain, se basant sur les textes conservés et non sur l'aspect architectural, affirme que l'église est une construction du XI^e siècle et qu'elle subsiste donc « à peu près entièrement dans son état primitif ». Son hypothèse est réfutée par Henry Gally-Knight et Arceise de Caumont et, en 1890, par Louis Régnier pour lequel seul le portail du mur sud peut être considéré de l'époque romane. Finalement, c'est la théorie de la reconstruction de la collégiale au XIII^e siècle qui l'emporte dans la communauté des archéologues et historiens normands Hippolyte Sauvage, Marc Thibault



Vue extérieure de la collégiale Saint-Evroult, 1935, © G. Thibault Archives de la Manche, 611041

Vue extérieure de la collégiale Saint-Evroult, 1935, © G. Thibault Archives de la Manche, 611041

